

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les personnes qui, sans avoir égard aux avertissements de la température, ont voulu absolument prendre leur saison d'eau et exécuter leur excursion annuelle en Suisse ou aux bords du Rhin, commencent à regagner maintenant les unes leur riche château, les autres leur modeste appartement de ville; heureuses, les unes et les autres, si elles ne rapportent pas de leur illogique expédition quelque maladie beaucoup plus grave que celle qu'elles étaient allées combattre. Mais il est tellement mal porté, tellement bourgeois de rester à Paris lorsque les arbres ont toutes leurs feuilles, que certaines personnes prudentes, jalouses de concilier l'obéissance aux préjugés du monde avec les inspirations de la saison, se sont contentées de louer dans quelque quartier retiré où elles n'ont pas la chance de rencontrer les membres de leur société habituelle, une modeste petite maison où elles restent pendant le temps où il est indispensable de se montrer absentes. Une de celles-là à laquelle un ami racontait les tribulations de son voyage en Savoie dont il revenait chassé par la persistance d'une pluie glacée, lui répondait ces jours-ci : « Moi je ne me plains pas trop, je trouve que l'hiver vient d'être assez doux. » Un chroniqueur en parlant de la saison pour laquelle s'organisent les représentations théâtrales, disait non moins justement : « La saison d'hiver, ou plutôt de cette partie de l'hiver qui comprend depuis octobre jusqu'à juillet. »

Ne fallait-il pas quitter Paris rien que pour porter ces petits chapeaux *mousquetaires* qui rendent jeunes et jolies toutes les femmes seulement passables; pour essayer ces *sombreros* que l'on orne d'une aigrette sur le front et d'une longue plume retombant comme une crinière en arrière; pour revêtir ces peignoirs à capuchons, si commodes et si élégants, et ces demi-saisons en drap gris qui se drapent si bien et font si merveilleusement ressortir la souplesse d'une taille ?

Mais chaque saison, ainsi que chaque âge, a ses séductions, et il est impossible d'en douter en présence des créations nouvelles que la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, toujours placée au premier rang des innovateurs de la fashion, a déjà mises au jour en prévision de l'hiver.

Son *manteau romain*, d'un style noble et sérieux, est très large de jupe, de manière à pouvoir se relever sur les bras, a une pièce carrée avec un gros plis creux et

est tout brodé de passementeries composées de nattes et de médaillons. Il y a dans le dos trois de ces médaillons, et sur chaque épaule une rosace semblable d'où retombe un beau gland.

Le *Sémiramis* très élégant et d'une grande originalité est de velours violet foncé croisant sur le côté, et venant s'échancrer à la taille. Il est fermé par des agrafes de passementerie avec jais, et les manches, très longues et allant en se rétrécissant dans le bas, sont fendues en dessus et rattachées tout du long de cette fente en biais par des agrafes semblables à celles de la taille.

Deux rangs de passementerie avec jais entourent le cou, et des médaillons de passementerie avec pendeloques de jais sont posés sur les épaules.

Le *Mexicain*, paletot de drap noir à revers brodés de grecques de soie blanche autour du cou et sur les manches, attaché par des boutons noirs bordés de blanc et encadré tout entier dans une piqûre de soie blanche, a quelque chose de décidé, de fringant et de tout à fait jeune.

Le *Diplomate*, d'un genre tout différent, nous plaît encore davantage. Il se fait d'un drap souple et moelleux, et se garnit d'astracan autour du cou et de l'ouverture qui s'étend en biais dans toute la hauteur du vêtement. Ses manches, très larges du bas et bordées d'astracan, ont sur les épaules des plis plats retenus par des boutons.

La passementerie, en grande faveur, on le voit, pour l'ornement des confections, s'emploie beaucoup aussi pour les robes. Les bandes de taffetas posées à plat et les garnitures, à la vieille, d'une couleur différente de celle de la robe, continuent à avoir du succès. On fait également toujours des volants; soit un seul grand surmonté de plusieurs petits, soit un grand nombre de petits. On les borde souvent de taffetas. Les nuances les plus distinguées sont le noir, le gris et le mauve. Jamais peut-être on n'a vu autant de toilettes toutes noires parmi lesquelles il s'en rencontre de fort élégantes et de fort coquettes; la plupart sont de véritables toilettes de fantaisie, puisque leur uniforme teinte sombre se trouve égayée par une touffe de roses, de bluets ou de coquelicots posée négligemment en dessus ou en dessous de la passe du chapeau.

Dans ces derniers temps, nous avons vu reparaitre quelques toilettes d'un écossais vert et bleu qui a fait fureur il y a quelques années. L'une se composait d'une robe de taffetas tout unie à manches plates avec deux bouffants dans le haut; d'un châle de cachemire vert

brodé de soie et garni de deux magnifiques volants de dentelle noire de la fabrique sans rivale de M. *Violard*, rue de Choiseul, 2, et d'un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de Chantilly choisie également dans la maison *Violard*, d'un touffe de bluets sur le côté, et d'une demi-guirlande de bluets dans le bandeau.

Une autre robe écossaise verte et bleue était de popeline; ses manches, larges du bas, étaient serrées dans le haut par de larges plis retenus par des boutons de velours. Le corsage plat était attaché par des boutons semblables. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie d'un double plissé à la vieille, et sur le chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle noir, était une guirlande de véronique à fleurs bleues entourées de leur feuillage vert.

La température déplorable qui a forcé enfin les baigneurs et les touristes les plus endurcis à regagner leurs résidences, donne aux chatelaines, en même temps que la réalité de l'hiver, un avant-goût de la saison parisienne. Aussi madame *Tilman*, rue de Richelieu, 104, fait-elle éclore à l'intention de ces premières réunions non moins brillantes, mais plus gaies que celles qui suivront un peu plus tard, de ces coiffures féériques qui font le caprice de la femme du monde et l'admiration de l'artiste.

L'une, de marguerites blanches et lilas, entremêlées d'épis d'or, est aussi riche que distinguée.

Une autre, de fleurs des champs, se compose d'un demi-bandeau et de deux touffes posées sur le front irrégulièrement, et formant cache-peigne en arrière.

Une couronne tout en feuillage de lierre et en épis d'or a une petite touffe de pensées sur le front, des pensées sur les côtés, et une très grosse pensée entourée d'épis d'or tout à fait en arrière.

L'*Africaine*, en primevères rouges et en feuillage jaune, avec aigrette noire glacée d'or et garnie de velours en arrière, est une éclatante nouveauté.

Une autre coiffure, au contraire, d'une délicatesse infinie, mais qui sied à presque toutes les femmes, est de *saphranum* bleu, cette production pour ainsi dire créée par madame *Tilman*, qui a toujours eu un si grand succès de quelque manière qu'elle l'ait employée et qui lui a été empruntée par plusieurs de ses rivales. Des grappes et un nœud d'épis complétaient celle qu'avait choisie le matin même la belle princesse X...

Pour la baronne de P..., on en terminait une toute en or, composée d'un bandeau d'épis et d'une résille.

Dans une autre, les iris de l'Inde se mariaient à la bruyère d'eau et au corail d'or.

Une autre encore se composait d'oreilles d'ours à cœurs d'or, de roses jaune d'or, de primevères et de feuilles glacées orientales.

Toutes les femmes ne portent pas des couronnes de fleurs, mais il n'en est aucune qui ne fasse usage, à quelque degré de sa toilette, de simples ou élégants bonnets, qui ne désire être coiffée avec goût; aucune donc qui n'apprenne sans intérêt (un grand nombre le savent déjà) que mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, a un don tout à fait à part pour cette importante spécialité. Ainsi depuis ses petites fançons de mousseline gar-

nies de guipure et ornées de rosettes de velours, jusqu'à ses coiffures habillées en point de Venise du plus haut prix, il n'en est aucune qui ne concoure puissamment à relever la beauté d'une femme et qui ne s'harmonise à sa physionomie, parce que mademoiselle *Anna Loth* étudie en véritable artiste les moindres détails de ses créations. Au milieu d'une foule de merveilles écloses chaque jour dans ses élégants magasins, et que se disputent étrangères et parisiennes, nous allons citer au hasard. Pour une femme de trente-cinq ans: une coiffure de tulle noir brodé, à fond mou entouré d'une belle dentelle ayant sur le front une pointe très marquée de velours ponceau tuyauté et dessinant bien la forme du front. Du velours tuyauté de même se mêle des côtés à de la dentelle pour former comme une ruche qui encadre admirablement la figure. Sur le sommet de la tête sont deux doubles nœuds plats de velours ponceau dont les bouts sont repliés en pointe. Pour une plus jeune personne, un bonnet à très petit fond de tulle blanc, carré, et séparé par un ruban rose de Chine, est garni de malines coquillant sur les côtés, et enfermant de petites touffes de roses-pompons.

Un autre bonnet de tulle blanc brodé a pour tout ornement une ruche de ruban rose de Chine découpé. Il était ravissant sur une jolie tête brune dont les cheveux étaient soulevés sur le milieu du front, ainsi que cela se fait maintenant, mais sans exagération. Nous nous étendons surtout sur la coiffure, parce que c'est la partie de la mode et de la nouveauté qui nous semble demander le plus de goût et d'habileté, mais la lingerie sérieuse, c'est-à-dire les chemises plissées et garnies de dentelle, les camisoles à entre-deux et à piqûres, les manteaux de lit et les jupons brodés ne sont pas plus négligés chez mademoiselle *Anna Loth* que les cols et les manches de dentelle ou de mousseline, les pèlerines, les fichus et les zouaves noirs et blancs. Elle fait comme complément des toilettes de soirée, de charmantes berthes de tulle à plis et à garnitures de dentelle, dont le milieu est en taffetas de la couleur de la robe découpé en dents très pointues.

Les costumes russes de drap ou de velours bordés d'astracan, comme ceux que madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, faisait l'année dernière pour les petits garçons, vont continuer à se porter cet hiver. Les petits paletots de velours ou de drap s'attachent sur les côtés, et leur ouverture est bordée du haut en bas par une petite bande d'astracan. La coiffure est ce petit toquet à bords relevés qui fait fureur, non-seulement pour les petits garçons, mais aussi pour les jeunes filles. Le chapeau mousquetaire, orné de velours et de plumes, n'est pas non plus abandonné, et il compose avec une robe de taffetas gros grain bleu saphir et la longue casaque pareille, la gracieuse toilette fournie dernièrement par madame *Thorel*, pour une jolie enfant de cinq ans.

Les robes de taffetas, à broderies camaïeu seulement à la jupe, sont une des grandes nouveautés de la saison, et la maison de commission *Lassalle et Cie*, 37, rue Louis-Grand, en expédiait ces jours-ci plusieurs de nuances et de dessins très différents et toutes d'une grande richesse.

Une des fantaisies qu'on demande beaucoup en ce mo-

chors, jusqu'à
de plus haut
puissance à
harmonie à sa
Leitmotiv
ces créations.
chaque jour
cette étran-
gère. Une
e de cette non-
elle peut se
dans qu'on
et. De même
la beauté que
mirablement la
doublement
est restée en
l'homme à très
sur un relief
l'art sur les
s-pourquoi.
sur tout ce-
d'écouter. Il
les choses
que cela se
si nous étions
à la partie de
demander le
la vitesse.
l'ensemble,
l'ensemble la
séjours chez
marchés in-
les films et
se complètent
des de telle
même est re-
en deux fois

ours borés
est, à Saint-
l'année
l'histoire à sa
l'œuvre en de
l'œuvre est in-
l'histoire. La
l'histoire, et
l'œuvre pour
l'œuvre de re-
l'œuvre, et il
l'œuvre s'agit
l'œuvre l'œuvre
l'œuvre relat

entiment
de la scène,
l'œuvre, l'œuvre
l'œuvre l'œuvre
l'œuvre l'œuvre
l'œuvre l'œuvre

ment à la maison *Lassalle* qui montre autant de tact et de discernement dans le choix des objets artistiques que dans celui des choses de toilette, ce sont de ces charmants petits cadres en bois sculpté dans lesquels se posent les portraits photographiés qui avant peu seront les seules cartes de visites de l'intimité.

Les crinolines à ressorts d'acier, toujours prêtes à disparaître, dit-on, ne disparaissent jamais, et, par le fait, règnent aussi universellement qu'à aucune époque. Certaines personnes qui avaient presque ridiculisé cette mode en l'exagérant outre mesure, tombent maintenant dans l'excès contraire en voulant la supprimer tout à fait. Leurs jupes entièrement tombantes et qui se traînent dans la poussière et dans la boue, ne sont pas moins excentriques que les énormes ballons au centre desquels elles étaient naguère presque inaperçues. Les femmes élégantes et d'un goût délicat persistent dans la préférence qu'elles ont dès le début accordée aux jupes de la maison *Creuzy*, 153, rue Montmartre, parce que là seulement elles trouvent la modération dans la mode, l'heureuse combinaison de la coupe, la variété des tissus et la modification intelligente de la forme mise en harmonie avec l'exigence de chaque circonstance.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 613.

TOILETTE DE DAME AGÉE. — Bonnet en blonde blanche ruchée tout autour, avec coquille en dentelle noire sur le fond. D'un côté, nœud en ruban cerise; de l'autre, groupe d'œillets rouges et d'œillets blancs. Brides en ruban cerise retombant en arrière.

Robe sans couture à la taille, en taffetas cuir clair, avec bandes en taffetas cuir plus foncé, avec boutons cuir et lisérés noirs.

Depuis l'encolure jusqu'en bas il y a une bande de taffetas couleur cuir foncé, large de 8 centimètres, lisérée de noir de chaque côté, avec un rang de boutons lisérés de noir, ayant 2 centimètres de diamètre.

La manche sans plis est garnie d'une bande de 5 centimètres lisérée de noir de chaque côté, simulant un parement avec des boutons dans la partie du haut.

La jupe, dont les plis sont pris en dessous, est terminée dans le bas par une bande de 11 centimètres, lisérée de noir dans le haut, qui simule l'ourlet.

Col ruché.

Sous-manche bouffante, avec dentelles sur la main.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours *Solférino*, garni de plumes et de blonde.

Sur le devant de la passe est une rosace en dentelle noire, avec un bouton de jais; au milieu de cette rosace partent deux plumes blanches, qui, après avoir entouré tout le devant de la passe, se couchent derrière dans le creux qu'elle forme et redescendent sur le bavolet.

Le fond est en tulle blonde, avec deux pattes en velours qui se croisent; chaque patte garnie d'une blonde dans le bas.

Le bavolet est terminé par une blonde.

Brides blanches.

Robe en pékin blanc, à étoiles noires, avec rayures noires très larges.

Pardessus *Wittgenstein* en velours noir, garni de passementerie-guipure avec effilés.

Ce pardessus est très ajusté. Les plis de la jupe, au nombre de

huit, sont très creux (mais en dessous), de sorte qu'ils retombent en larges parties unies.

Le corsage boutonné devant.

La manche, droite et large, se termine par une partie fournie par le dessous, qui vient retomber dessus en patte arrondie; sur cette patte il y a deux ornements en passementerie, d'où pendent deux glands plats en effilé.

Une sorte de bretelle en velours part très étroite de la naissance du premier pli de la jupe, monte en formant *épaulette* sur la manche, dont elle couvre l'emmanchure et vient se terminer sous l'entournure.

Sur chaque pli de devant il y a une ouverture de poche encadrée de *guipure-passementerie* avec deux effilés.

Sous tous les bords de ce vêtement il y a entre le liséré noir et la doublure un petit biais cerise, qui ne fait que s'entrevoir. Cela lui donne un grand cachet de distinction.

La jupe est bordée en dessous d'une ruche plate en satin noir. La doublure est piquée à carreaux sur une largeur de 20 centimètres à chaque devant.

TOILETTE DE MARIÉE. — Couronne de roses églantines blanches, avec brins de muguet.

Grand voile en tulle tout uni et formant la traîne.

Robe en velours impérial, garni de bouillonnés avec têtes ruchées des deux côtés.

Corsage montant, boutonné devant. Taille ronde à ceinture étroite, avec agrafes en perles.

Manches très larges, à plis plats à l'emmanchure et au bas, avec bouillonné à têtes. Le bouillonné a 8 centimètres; chaque tête en a 1. Le bouillonné ne serre pas le bras; il a 24 centimètres de tour.

Un bouillonné (encadré de deux têtes), large de 6 centimètres, part de dessous le bras, monte sur l'épaulette et redescend à la ceinture en se rétrécissant à 4 centimètres; puis il redescend sur la jupe, partant large de 4 centimètres à la ceinture et s'augmentant jusqu'à 12 centimètres, entourant ainsi tout le derrière de la jupe, qui forme beaucoup la traîne arrondie.

La jupe est montée à plis plats et étroits sur le devant, très larges derrière.

Petit col en dentelle.

Sous-manches en dentelles, composées de quatre volants.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours noir, garni de marabouts et de dentelle noire. Bandeau de grosses roses. Ruches de blonde. Brides blanches.

Corsage découpé carré à l'encolure. Taille à ceinture, un peu busquée.

Une bande de taffetas bleu large de 4 centimètres borde l'encolure avec un petit volant de taffetas noir très peu froncé et haut de 2 centimètres et demi.

Une bande bleue, large de 5 centimètres, descend droit devant le corsage. Sur cette bande il y a trois choux de taffetas noir.

Le devant de la jupe se compose d'un lé de taffetas bleu garni de chaque côté par des pentes de petits volants noirs et bleus posés en biais. Ces volants, hauts de 3 centimètres à la ceinture, vont graduellement jusqu'à 8 centimètres dans le bas. Sur le lé bleu il y a de gros choux de taffetas noir qui grossissent en descendant.

La manche est composée d'un très gros bouffant garni à l'épaulette, et au bas de deux volants, un bleu et un noir.

D'amples dentelles composent la sous-manche, une dentelle garnit l'intérieur de l'encolure.

TOILETTE DE JEUNE FILLE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Chapeau de crêpe mauve et de tulle-illusion orné de violette de Parme et de blonde.

La passe, le bandeau de calotte et le bavolet sont de crêpe. La passe est toute bouillonnée de tulle.

Sur le bandeau de calotte il y a un bouquet de violette de Parme que l'on voit à travers les plis d'une écharpe de tulle qui vient encadrer la passe et retomber en écharpe ourlée avec les brides. Le fond de la calotte est de tulle blanc avec un bouquet de violette, le tout vu à travers un gros bouffant de tulle retombant mou sur le bavolet qui est bordé d'une ruche de blonde. Sous la passe un bandeau-diadème de violettes de Parme et des ruches de blonde.

Brides de taffetas n° 30.

Robe et mantelet de taffetas mauve clair garni de taffetas mauve foncé.

Corsage montant boutonné de boutons foncés. Manches composées d'un gros bouffant avec trois petits volants dont un foncé dans le milieu.

La jupe, qui a sept lés de 60 centimètres, est montée de manière à former de chaque côté trois larges plis, et un derrière, au milieu.

Quatre petits volants découpés, hauts de 7 centimètres chacun et retombant les uns sur les autres garnissent, le bas sur une hauteur de 24 centimètres; ils sont alternativement clairs et foncés.

Sur chacun des trois plis de chaque côté il y a des piques de petits volants découpés, montant un peu plus qu'à mi-jupe.

Mantelet-écharpe composé d'une longue écharpe dont un bord rabat sur l'autre. Le bord qui forme revers a un petit volant foncé; l'autre bord en a deux, un clair et un foncé.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pélerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Elle sera déjà de date ancienne cette mort, au moment où paraîtra ce *courrier*; mais elle datera encore d'hier pour ceux qu'elle a atteints, et c'est mon devoir de chroniqueur d'en parler comme d'un de ces événements qui émeuvent le monde parisien et le monde de Madrid, et toutes les sphères sociales où l'élégance, l'esprit, la bonté et la grâce règnent toujours de droit.

Madame la duchesse d'Albe, sœur de S. M. l'Impératrice, a succombé à Paris, dans ce splendide hôtel des Champs-Élysées dont elle avait fait une des magnificences de la capitale. Ce coup inattendu a frappé l'Impératrice pendant son voyage à Alger, et c'est en posant le pied sur le sol de la France que S. M. a appris cette nouvelle.

Le corps de la duchesse d'Albe avait été déposé dans un caveau de l'église de la Madeleine après les magnifiques obsèques qui lui avaient été faites. L'Impératrice a désiré que les restes de sa sœur fussent transportés à Rueil jusqu'au moment de leur translation en Espagne. Les dépouilles de la duchesse d'Albe ont été, en conséquence, déposées dans une des chapelles de l'église de Rueil, près des tombeaux de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense.

L'Empereur a pris personnellement un deuil de trente jours à l'occasion de ce douloureux événement.

La duchesse d'Albe était âgée de trente-cinq ans, étant née à Grenade en 1825. Un journal de Madrid énumère comme suit les noms et titres de dona Maria-Francisca de Falles Porto-Carrero y Kirpatrick. Elle était, dit le journal en question, la fille aînée du comte de Teba, depuis de Montijo, y de Miranda. Elle avait hérité, au décès de son père, outre ces titres, de ceux de duchesse de Penaranda, marquise de la Algabe, de la Bourza, de Barcarolta, de Mirallo, de Valdanquillo, de Valderrabano, de Villamrera del Fresno, comtesse de Casarnbios del Monte, de Fuentidaena, de San Esteban de Gormoz et vicomtesse del Palactos de la Baldecerna.

En 1843, elle avait épousé don Santiago Fitz-James, duc de Berwick, d'Albe, de Tormes, de Liria, de Montoro, de Olivares, etc., etc. Ainsi s'étaient unies deux des familles les plus illustres et les plus puissantes d'Espagne, possédant un grand nombre de titres et des richesses immenses.

La famille d'Albe est, en effet, une des plus anciennes et des plus illustres d'Espagne. Cette illustration remonte au temps de Charles-Quint, et sans prétendre à faire ici de la science historique qui serait peut-être déplacée, je ne puis me dispenser de rappeler que Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe, fut un des hommes les plus remarquables de cette période historique si féconde en événements, qui comprend les deux règnes de Charles-Quint et de Philippe II son fils, de sombre mémoire.

Le duc d'Albe était à la fois un grand général et un homme d'État hors ligne. C'est Charles-Quint lui-même qui a proclamé ces mérites éminents du duc d'Albe. Dans une lettre que l'empereur écrivait à son royal fils, au moment de quitter l'Espagne il disait: « Le duc

» d'Albe est l'homme d'État le plus capable et le meilleur soldat que je possède. »

Il eut sa large part dans tous les grands événements du double règne qui fut l'apogée de la puissance espagnole. Le duc d'Albe fut la main vigoureuse qui porta l'épée de Philippe, en Italie où il fut vice-roi de Naples, en France, dans les Pays-Bas qu'il conserva quelque temps à son roi, en triomphant de la révolution religieuse et politique. A cette occasion le pape lui envoya une épée et un chapeau bénits, honneur qui n'avait été accordé, jusqu'alors, qu'à des princes. On lui éleva, en outre, dans la citadelle d'Anvers, une statue d'airain où il était représenté foulant aux pieds deux figures allégoriques, l'une la Rébellion, l'autre l'Hérésie. On a dit de lui que « pendant soixante ans qu'il fit la guerre contre différents ennemis, il ne se laissa ni battre ni surprendre. »

Brantôme, dans ses *Vies des grands capitaines*, rapporte que ce duc d'Albe était « de belle façon et de belle et haute taille. » Et l'empereur (Charles-Quint) disait quelquefois de lui : « Voilà le duc d'Albe, que j'aime bien ; il est encore jeune, il n'a pas encore vu ce qu'il lui faut ; mais je vous assure qu'il sera un jour un grand homme de guerre, car il est de fort bonne et valeureuse race ; aussy qu'il a bon commencement et que je l'adranceray selon ses mérites desquels j'ay bonne espérance. »

Ce fut ce même duc d'Albe qui eut l'honneur de recevoir des mains d'Henri II de France, la princesse Élisabeth devenant l'épouse de Philippe II. Le 24 juin 1559, raconte Prescott dans sa magnifique *Histoire de Philippe II*, « ce mariage fut célébré dans l'église de Notre-Dame. Le roi Henri livra sa fille, et le duc d'Albe prit par procuration la place du roi. A la fin de la cérémonie le prince d'Eboli passa au doigt de la princesse, comme don de son époux, un anneau de diamant d'un prix inestimable, et la belle Élisabeth, l'épouse destinée à don Carlos, devint celle du roi son père. Ce fut une union malheureuse, destinée à fournir par ses suites mystérieuses un plus grand nombre de pages au roman qu'à l'histoire. »

Avant le duc, dont nous venons d'esquisser quelques traits, il y avait eu un autre d'Albe, sous le règne de Ferdinand, et qui fit la guerre de compagnie avec Gonsalve de Cordoue ; le grand capitaine et l'homme d'État de Charles-Quint et de Philippe avait eu un prédécesseur, et même plus d'un prédécesseur illustre.

Si l'on veut fouiller les antiques et chevaleresques chroniques d'Espagne, on y trouvera des pages non moins brillantes, et qui justifient l'alliance des deux familles d'Albe et de Montijo. Je me borne à signaler, tant j'ai peur que l'on ne me taxe de flatterie et de courtoisie. Une auréole si puissante aujourd'hui entoure ce dernier nom, qu'il n'y a plus à en appeler aux chroniques des autres âges.

Et de quoi vous puis-je parler aujourd'hui ? Ce courrier porte un crêpe à son bras. Ajouterai-je quelque chose de plus ? Quel sujet aborderai-je qui ne semble irrévérencieux après le thème que les événements m'ont fourni ?

Je m'arrête donc, par respect pour l'illustre morte

dont j'ai parlé, et de crainte que les portes de l'histoire, grandement ouvertes devant moi, ne me tentent jusqu'à me faire passer pour pédant, ce dont Dieu nous garde, vous et moi !

X. EYMA.

LES BANDITS NOIRS.

I.

Le 4 janvier 1717, la frégate française *la Valeur* courait à toutes voiles sur la Martinique, portant à son bord le marquis de la Varenne que le conseil de marine venait de nommer gouverneur général des îles.

Vers le soir, le capitaine, afin d'éviter les atterrissements pendant la nuit, fit virer de bord à la frégate, au grand désappointement des passagers.

Seul, de la Varenne avait manifesté de l'indifférence pour ce retard de quelques heures dans le terme d'un voyage qu'il eût presque souhaité de ne pas voir finir, tant il éprouvait de dépit à jouir des honneurs d'un poste où ses alliances, bien plus que son mérite, l'avaient élevé.

Retiré dans sa chambre, il lisait avec une irritation mal dissimulée les plis ministériels qui renfermaient ses instructions. Par moment, il levait les yeux pour les fixer sur une femme mollement allongée, en face de lui, dans un grand fauteuil, et à moitié sommeillant au bercement des roulis du navire. Le front soucieux de la Varenne se rassérénait alors, et le sourire sur les lèvres, il semblait dire :

— Du moins aurai-je en elle une consolation.

Cette femme pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-sept ans. Elle se nommait ou se faisait appeler comtesse de Saint-Chamans, et parlait avec étalage de ses alliances et de ses amitiés illustres au milieu desquelles le marquis se trouvait en parfaite familiarité. Des manières séduisantes, de grands airs peut-être un peu étudiés, un tour d'esprit vif et libre, des pièges de coquetterie habilement dressés lui assuraient sur tous ceux qui l'approchaient ce despotisme charmant de la grâce, supérieur à la douteuse influence d'une beauté régulière. De la Varenne y avait succombé au grand orgueil et aussi à la grande joie de la comtesse.

Sur le compte de cette femme, le commandant de la frégate ne savait rien, sinon que l'ordre de lui donner passage à son bord avait été écrit et signé de la propre main du maréchal d'Estrées, président du conseil de marine. Quelle fortune allait-elle courir aux îles ? C'était là un secret que personne n'avait pu pressentir ; car, pour tous, elle était

demeurée enveloppée dans un mystère que de la Varenne lui-même avait été obligé de respecter.

— Je ne sais en vérité pas, s'écria tout à coup le marquis, en jetant avec dépit sur la table un volumineux cahier, d'où vient cette tendresse de monseigneur le régent pour des pays et des gens si éloignés de la France!

— Qu'avez-vous donc encore? murmura la comtesse en paraissant s'éveiller.

— J'ai, que plus je lis ces instructions, plus je me sens de haine pour ces colons que l'on m'envoie gouverner... Et la présence à bord de ce jeune créole, que l'on nous a donné pour copassager, n'a pas peu contribué à exciter mon antipathie. Avez-vous jamais vu un esprit plus fier, plus indépendant, plus irascible?

— Il est vrai, fit la comtesse; et si M. d'Autanne donne la mesure exacte de ces gentilshommes à moitié sauvages avec qui vous aurez affaire là-bas, vous devez, mon cher marquis, vous bien tenir. Mais, que voulez-vous, quelques-uns de ces gens-là ont étalé en France des façons chevaleresques qui ont fait merveille. Il ne faut pas vous étonner des sympathies du régent, c'était une épidémie à la cour. Je ne sais pas si ces créoles ont éveillé la curiosité qui s'attache toujours un peu aux phénomènes, ou bien s'ils possèdent des sortilèges d'esprit, toujours est-il qu'ils ont conquis à Paris de chaleureuses amitiés.

— Oui, oui, on m'a dit cela; mais ce sont d'odieux hypocrites. A la cour, il est possible qu'ils se montrent francs, dociles, soumis au roi, civilisés même, peut-être; mais en approchant de leur sol natal, ils reprennent la férocité des serpents qui peuplent leur île. Voyez ce M. d'Autanne! Si un mot équivoque à l'endroit des créoles s'échappe de mes lèvres, si je laisse entrevoir un regret en faveur de la France, le sang lui monte aussitôt au visage, il devient quasi-anthropophage.

— Vous avez raison au fond, reprit la comtesse, en donnant à sa voix ce ton velouté qui apaise les colères, mais il a été impolitique, ou tout au moins imprudent à vous, d'avoir si peu dissimulé devant M. d'Autanne vos préjugés contre ses compatriotes. Vous l'avez irrité, mal disposé, et je soupçonne que vous rencontrerez en ce jeune homme un ennemi redoutable.

— Que voulez-vous que j'aie à craindre? Demain, nous serons à deux mille lieues de la France; et, le cas échéant, chère comtesse, j'agirai à ma guise. Au diable donc les instructions du régent!

En parlant ainsi, de la Varenne fit voler au milieu de la chambre les liasses de papier qui chargeaient la table devant laquelle il était assis. Madame de Saint-Chamans haussa les épaules légèrem-

ment, et tendant la main en souriant au marquis :

— Voulez-vous que je vous dise, fit-elle avec une grâce charmante, ce qui vous rend si furieux ce soir?

— Dites.

— Eh bien! vous êtes jaloux de M. d'Autanne. Vous l'avez vu, cette après-midi, m'adresser la parole, ce qu'il n'avait pas fait depuis huit jours, et la rage vous est entrée dans le cœur.

— Peut-être bien y a-t-il un peu de cela, répondit de la Varenne en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où la comtesse s'était coquettement arrondie.

— Vous avez tort, mon cher marquis, et tort deux fois : d'abord, parce qu'un gouverneur jaloux doit faire un très mauvais gouverneur; ensuite parce que vous n'avez aucune raison d'être jaloux.

— Bien vrai, ma chère Claudine?

— A coup sûr, M. d'Autanne, d'ailleurs, ne daigne seulement pas faire attention à moi.

— L'insolent!

— Voudriez-vous donc qu'il fût plus assidu? Choisissez, cependant...

De la Varenne, pris en flagrant délit de contradiction, sourit et embrassa avec transport les mains de la comtesse.

— Ramassez vos papiers, et n'oubliez pas que les volontés du roi y sont consignées; puis laissez le calme pénétrer dans votre cœur. Tenez, pour y mieux réussir, allez respirer sur le pont un peu de cette brise fraîche et parfumée qui paraît être un des bienfaits des nuits sous ces climats.

La comtesse, sans le laisser paraître, éprouvait une joie mêlée d'étonnement à voir avec quelle docilité de la Varenne se pliait à ses ordres. Dès que le marquis fut sorti de la chambre, le visage de madame de Saint-Chamans prit une gravité qui contrastait avec le masque de sourires qu'elle se composait si parfaitement. Elle se leva lentement de son fauteuil et murmura en donnant à ses paroles une intonation dont elle seule pouvait comprendre le sens :

— Oh! j'en suis assurée maintenant, je gouvernerai à mon gré la Martinique!

En arrivant sur le pont de la frégate qu'un ciel tout constellé d'étoiles avait couvert d'une nappe de lumière, de la Varenne éprouva une émotion calme et douce. Soit que les conseils de la comtesse eussent réellement apaisé les emportements de son caractère, soit que la poésie du spectacle grandiose qui s'étalait à ses yeux l'eût réellement touché, le marquis se sentit comme enclin à l'indulgence et presque à la tendresse.

La première personne qu'il rencontra fut Henri d'Autanne, cet objet d'une haine qu'il avait si peu

dissimulée. Henri, appuyé contre la drisse de la frégate, suivait, avec des rêves dans les yeux, les chemins lumineux que les étoiles dessinaient sur les courbes gigantesques du firmament et sur la surface tourmentée des flots.

C'était un beau jeune homme de trente ans, aux traits mâles et doux à la fois, un mélange de fermeté et de bienveillance. De la Varenne comprit alors, pour la première fois, les vives et chaudes sympathies qu'Henri réveillait autour de sa personne. Il ne l'avait jugé, jusqu'à ce moment, que par les côtés rebelles à ses prétentions de despotisme et avec les préventions qu'il nourrissait contre les créoles.

Au moment de son départ, on avait bien mis le marquis en garde contre l'esprit de fierté et d'indépendance qu'il devait rencontrer chez les colons; mais il avait pris mesure des résistances auxquelles devait se heurter la violence de son tempérament, sur l'allure hautaine de Henri d'Autanne, véritable type du gentilhomme créole; brave jusqu'à la témérité, justement orgueilleux de l'héroïsme déployé par ses ancêtres dans leur conquête sur les féroces naturels d'un sol arrosé par le plus beau et le plus noble sang de la France.

Henri était, en effet, le type le plus complet de ces enfants d'un climat où le soleil coule dans les veines. Il avait le regard provocateur et le don de mêler une suprême insolence à une extrême courtoisie, tant sa parole, au besoin, devenait acerbe tout en demeurant polie.

De la Varenne s'approcha du jeune créole, s'accouda familièrement à ces côtés, et d'un ton tout à fait amical :

— Que cherchez-vous ainsi, monsieur d'Autanne, lui demanda-t-il, dans les mystères de cet horizon ?

— Je cherche, monsieur le marquis, si, à la clarté de ce ciel éblouissant d'étoiles et aux lueurs qui jaillissent du choc des lames, je ne découvrirai pas un coin de mon île...

— Ce serait bien difficile, répliqua de la Varenne; nous ne serons en vue de terre que demain.

— Aussi, n'ai-je point la prétention, répondit froidement Henri, d'avoir le regard si long et si perçant; mais ce que l'on ne saurait distinguer avec les yeux, on le peut deviner avec l'âme. Il me semble d'ailleurs que cette brise qui souffle justement de terre, m'apporte un vague parfum de ce rivage dont chaque bond du navire nous éloigne et nous rapproche en même temps.

— Ah! vous aimez bien votre île, monsieur d'Autanne!...

— Ardemment, monsieur. Je l'aime à tout lui sacrifier: ma liberté, ma vie, toutes mes joies de ce monde. Ma mère y repose endormie dans une

tombe que je n'ai pas eu le douloureux bonheur de fermer sur elle; je vais embrasser mon père, après plus de quinze ans de séparation, et une sœur que j'avais laissée au berceau, et en qui vivra devant mes yeux et devant mon cœur la chère image de ma mère. N'est-ce pas assez déjà pour qu'on aime son pays ?

De la Varenne avait écouté Henri avec recueillement, tant le jeune créole avait mis d'émotion et de douce gravité à prononcer ces paroles.

— Et puis, reprit Henri sur un ton plus sérieux et auquel il prêta une intention évidente, ce pays est comme un pauvre exilé au milieu des flots de l'Océan. Le bras, le courage, et l'épée de ses enfants sont nécessaires, souvent, pour le conserver au roi de France, et pour le protéger contre des ambitieux vulgaires qui voudraient les uns l'asservir à leurs caprices, les autres y semer la discorde. Tous ces cas se sont présentés depuis que j'ai quitté cette île. Caraïbes, esclaves, ennemis de la France, représentants du roi, fauteurs de désordre, y ont tour à tour porté la guerre ou armé les colons les uns contre les autres. Qui sait, continua-t-il en regardant fixement le gouverneur, si de pareils malheurs ne se renouvelleront pas ? Assez de fois, le sang de mon vieux père a coulé dans ces luttes héroïques et dans ces conflits déplorables; il faut que je paye, au besoin, ma dette de courage et de dévouement. J'ai même le pressentiment que ma présence sera utile à mon pays; j'ai donc raison d'avoir hâte de le revoir.

L'accent d'Henri était devenu presque menaçant; son regard, que le marquis de la Varenne avait vainement cherché à saisir jusqu'alors, brillait d'un tel feu dans l'ombre, qu'il ne fut pas possible à celui-ci de le soutenir. Il détourna la tête, se sentant mal à l'aise sous l'accusation détournée que le jeune créole venait de diriger contre lui.

— C'est là, pensa de la Varenne, un adversaire redoutable contre qui j'aurai fort à lutter. La comtesse avait raison.

Un moment de silence suivit qui compliqua l'embarras du marquis. La réserve calculée de Henri l'intimidait; il essaya d'échapper à cette position fautive.

— Monsieur d'Autanne, murmura-t-il en affectant un ton d'extrême bienveillance, vous vous exagérez des périls qui ne menacent point votre île: je vous félicite néanmoins de vos sentiments de patriotisme, vous les traduisez en accents généreux.

Henri, que cette insistance du marquis impatientait, répliqua sèchement :

— Je gage, monsieur, qu'à la vue de ce pays vous n'éprouvez pas la même satisfaction que moi...

— Et c'est bien naturel, vous avouerez! répli-

qua le gouverneur. Vous allez revoir des amis de votre enfance, embrasser votre père, que l'on dit être digne de l'estime de ceux qui ont l'honneur de lui être connus, tandis que moi...

— Non, monsieur, interrompit Henri, il ne devrait pas y avoir de distinction entre les sentiments que j'éprouve et les vôtres, quoiqu'ils n'aient pas la même source, je le reconnais. Mon émotion est toute d'amour, la vôtre, que vous dissimulez en ce moment, est toute de haine. Je vais revoir et embrasser des amis et une famille qui me sont chers; mais vous oubliez, vous, que vous allez vous trouver au milieu d'une population composée d'hommes de cœur et à laquelle vous devriez être honoré de commander. Votre joie devrait donc égaler la mienne.

— Monsieur, ... commença de la Varenne, frémissant de colère.

— Pardon, monsieur le marquis, vous ne m'avez jamais confessé, Dieu merci, votre répugnance pour une mission que d'autres avant vous ont tant enviée et que d'autres après vous convoiteront sans doute; mais j'ai deviné, j'ai pressenti, monsieur, cette répulsion, et j'en garderai bon souvenir. Votre peu de sympathie pour moi, uniquement parce que j'étais créole, m'a été un avertissement. Vous avez provoqué cette expansion brutale de mes sentiments; s'ils vous ont blessé, ne vous en prenez qu'à vous-même. Permettez-moi d'ajouter, pour finir, monsieur le marquis, que c'est un peu tard y songer pour tenter ma conquête...

Henri salua de la Varenne et se retira. Celui-ci, pâle de rage, le cœur gonflé, s'était éloigné, méditant comment il se vengerait de l'humiliation que d'Autanne venait de lui infliger.

— Oh! s'écria-t-il en rentrant dans sa chambre, messieurs les colons me le payeront cher! J'ai grande tentation de jeter à la mer, pour qu'il n'en reste plus trace ni souvenir, les instructions de monsieur le régent!

II.

Le lendemain, à la pointe du jour, du haut des mâts de la frégate, une voix cria : *Terre à babord!*

A ce cri, tous les regards s'étaient dirigés sur le même point de l'horizon, obscur encore. Peu à peu, cependant, à un des coins de ce désert de brumes, se dessina gravement, et à peine au-dessus du niveau des lames, une sorte de dôme pâle, un nain de vapeurs et de brouillards qui, grandissant de minute en minute, se dressa tout à coup comme un fantôme géant. C'était le piton du Vaucelin, le point culminant de la Martinique.

Henri d'Autanne, debout sur le beaupré du bâti-

ment et le cœur en vigie, fut le premier à lire dans ces pages du mystérieux horizon. Il ressentait au fond de l'âme des élans de joie indicible, et se demandait si, pour le récompenser de son attachement, ce n'était pas son île qui venait à lui, plutôt qu'il allait à elle.

Vers midi, la frégate entra dans la rade de Saint-Pierre et y jeta l'ancre, après avoir reçu et rendu sous voiles le salut de feu que lui envoyèrent de terre la mousqueterie et le canon des fortins.

Quelques instants après, de la Varenne débarquait. Obéissant à la fois à ses préventions et irrité encore de sa conversation de la veille avec Henri d'Autanne, il reçut hautainement le conseil souverain de la colonie, et annonça la résolution d'exercer son autorité dans des conditions absolues de despotisme et de bon plaisir.

— Je ne sais pas dissimuler ma pensée, ajouta-t-il. La courte histoire de ce pays compte déjà plus d'une page ensanglantée de troubles et de révoltes; or, je ne veux souffrir aucune atteinte à mon pouvoir. Que ceux à qui mes paroles et mes actes futurs déplairont essayent de résister, et nous verrons qui aura raison d'eux ou de moi.

Savez-vous bien, monsieur, lui objecta un des assistants, que vous venez de prononcer peut-être l'arrêt de mort de cette colonie? Notre vie, vous l'ignorez sans doute, se passe à nous défendre contre les Caraïbes et les esclaves *marrons*. De ces derniers, deux chefs redoutables nommés Macandal et Fabulé, en ce moment, tiennent nos armes en échec. Quand ils apprendront la désunion qui existe entre vous et les colons, vous pouvez compter qu'ils marcheront à la conquête de nos habitations par le pillage, le meurtre et l'incendie.

— Et d'abord, répliqua la Varenne, en notant dans sa mémoire le nom de l'audacieux colon, si vous avez des esclaves *marrons*, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, qui êtes des maîtres cruels et injustes. Ce pays n'est pas si vaste qu'on ne puisse aisément y maintenir l'ordre et la paix, de quelque part que vienne la révolte. Et rappelez-vous, en réponse aux menaces contenues au fond de votre soi-disant respectueuse observation, que si c'est du côté des blancs que s'élèvent des troubles contre mon autorité, je me servirai au besoin de ces deux redoutables ennemis de votre repos et de vos propriétés; de même que je saurai vous défendre contre leurs agressions, si le bon droit est pour vous.

De la Varenne tourna les talens et laissa les colons dans une profonde consternation. Les imprudentes paroles du gouverneur circulèrent rapidement d'un bout à l'autre de la ville; elles étaient connues partout dès le soir, et peut-être même au fond de ces bois à peu près impénétrables alors, et

qui servaient de repaires aux bandes de nègres *marrons*. Elles soulevèrent un sentiment unanime d'indignation, et les colons, en les entendant répéter d'écho en écho, y répondirent par un : qui vive général.

Le lendemain de son arrivée, Henri d'Autanne allait se mettre en route pour l'habitation de son père, située au bourg du Prêcheur, à quelque distance de Saint-Pierre. Au moment de son départ, il fut accosté par un jeune créole qui, pressant sa main avec effusion, lui dit tristement :

— Ah! mon cher Henri, il a été proféré, hier, de lugubres paroles qui voilent d'épais nuages le ciel de ce pays.

— Mon cher du Buc, répondit d'Autanne, mieux vaut cette franchise qu'une hypocrite bienveillance; mais ce ne sont là que des paroles encore!...

— Je redoute les actes.

— Moi je les souhaite : on en finit plus vite avec les hommes d'action.

— A la bonne heure Henri, vous nous rapportez un cœur vraiment créole.

— A l'œuvre, s'il est besoin, vous me retrouverez.

— Qui sait! fit du Buc en soupirant. Déjà hier au soir, sur les flancs des pitons et de la montagne Pelée, on a remarqué d'espace en espace, des feux de joie allumés par les *marrons* qui s'attendent évidemment à être aidés ou soutenus par M. de la Varenne. Tenons-nous sur nos gardes. Ah! ce malencontreux gouverneur aurait bien dû se noyer en route.

— Merci bien, et moi?

— A la condition que vous vous seriez sauvé du naufrage, cela va sans dire. A propos, reprit tout à coup du Buc, quelle est donc cette passagère de la frégate qui paraît fort liée avec M. de la Varenne?

— Cette passagère...

— Tenez, la voici à sa croisée, et qui darde sur vous des regards indéfinissables. On ne saurait dire si c'est de l'amour ou de la haine.

Henri leva les yeux dans la direction indiquée par du Buc et aperçut la comtesse; il la salua froidement. A ce moment passait à côté des deux jeunes gens, un homme de vulgaire encolure et portant le costume des engagés, sorte d'esclaves blancs qu'un service temporaire liait aux colons propriétaires. Celui-ci ayant entendu et vu du Buc désigner la croisée où se tenait madame de Saint-Chamans, avait machinalement levé la tête. Son visage pâle comme un marbre, prit une expression de stupéfaction.

— Quelle est cette femme, dites-vous, mon gentilhomme? fit-il en s'adressant à Henri.

— Madame la comtesse de Saint-Chamans.

Il poussa un gros rire et ajouta :

— Nous nous en assurerons bien!

— De quoi voulez-vous vous assurer? demanda du Buc en arrétant l'engagé par le bras.

— Si cette comtesse n'est pas plutôt ma femme? Du diable, si je me trompe, par exemple!...

L'engagé quitta les deux créoles, et se dirigea vers la maison de madame de Saint-Chamans. Celle-ci qui n'avait pas détaché ses yeux du groupe des trois personnages, s'était retirée vivement de sa croisée. Ce mouvement de retraite soudaine, qui n'échappa point à Henri et à du Buc, concordait avec l'apparition du nouveau venu aux abords de la maison. Évidemment, la comtesse avait été saisie d'un sentiment de terreur égale à l'étonnement de ce mari inattendu.

— Voilà qui est étrange, ne trouvez-vous pas, Henri?

— En effet, et savez-vous le nom de cet homme?

— Oui; il s'appelle Dubost.

— Eh bien, mon cher du Buc, surveillez de près et discrètement ce mystère dont nous venons de surprendre le premier mot.

Les deux jeunes gens se séparèrent. Du Buc se dirigea du côté de la maison, à la porte de laquelle Dubost frappait à tour de bras.

— Que vous ayez ou non le droit d'exiger que cette porte s'ouvre à vos sollicitations, l'ami, elle restera close aujourd'hui pour vous. Ne vous obstinez donc pas inutilement, et venez causer un peu avec moi.

III.

Pendant la nuit suivante, au fond d'un des bois qui couvraient et qui couvrent encore aujourd'hui les flancs et le sommet de la montagne Pelée, au pied de laquelle est appuyée la ville de Saint-Pierre, une centaine de nègres entouraient un foyer de cendres derrière un rempart de rochers. C'était le campement d'une bande d'esclaves *marrons* (1) commandée par un mulâtre nommé Macandal, l'un des deux chefs redoutables signalés au marquis de la Varenne.

Ce Macandal était précisément esclave du chevalier d'Autanne, le père du jeune créole passager de la frégate la *Valcur*. Il était absent depuis la veille, et cette absence devenait un sujet de crainte pour le camp tout entier. Deux nègres, grimpés en vigie au sommet d'un arbre, étudiaient aussi loin que leur

(1) On n'est pas fixé sur l'étymologie du mot *marron*. On le fait dériver du mot espagnol *marrano*, qui signifie petit cochon, ou de *simaron*, c'est-à-dire singe. L'habitude des esclaves fugitifs de vivre au fond des bois justifierait l'une ou l'autre de ces étymologies.

perçante vue pouvait s'étendre, et grâce aux splendides illuminations de la lune, les sentiers connus d'eux seuls. Au pied de cet arbre, une vieille négresse, de haute stature, la poitrine débraillée, la tête nue, blanche et crépue comme une toison, le corps à moitié vêtu d'un haillon de toile, s'agitait dans une inquiétude fébrile. De temps en temps, elle levait les yeux vers les deux nègres, et leur adressait cette question vingt fois répétée déjà :

— N'apercevez-vous donc pas mon fils ?

Cette négresse était la mère de Macandal.

— Non, répondaient les nègres.

Et à cette réponse la vieille éclatait en sanglots.

— Ils l'auront pris ! disait-elle en s'arrachant les cheveux et en faisant des signes de croix. — Ils l'auront pris et ils l'auront tué !

Les deux vigies ne descendirent de leur observatoire qu'après le coucher de la lune, quand ils jugèrent leurs services inutiles. La plus grande consternation régnait dans le camp ; les *marrons* gardaient le plus profond silence. On n'entendait que les sanglots, les invocations et les cris de la vieille négresse. Personne n'eût osé lui adresser un mot de consolation, car elle rugissait plutôt qu'elle ne pleurait.

Ce n'était pas pour la première fois, cependant, que Macandal s'absentait de son camp ; mais jamais, sauf les cas de prise d'armes ou d'expéditions, il ne s'était attardé aussi longtemps, et alors il marchait sous assez bonne escorte pour pouvoir vendre chèrement sa vie.

Il faisait jour déjà quand Macandal rejoignit ses compagnons. Saisissant entre les siennes les deux mains tremblantes de sa mère, il l'embrassa avec effusion.

— D'où viens-tu ? demanda la vieille.

— De chez mon ancien maître, répondit le mulâtre.

— Qu'allais-tu faire là ?

— Tu sais bien que depuis la mort de la bonne madame d'Autanne je voulais apporter au chevalier et à la chère mademoiselle Antillia mon tribut de chagrin. Je n'avais pas pu le faire plus tôt ; et puis à bord du bâtiment que nous avons aperçu au large, il y a deux jours, et qui a amené le nouveau gouverneur, se trouvait notre jeune maître, M. Henri. Je tenais également à complimenter M. d'Autanne sur l'arrivée de son fils.

— Les as-tu vus ?

— Oui, et j'ai dîné à la table de monsieur entre lui et sa fille.

— Es-tu fou, Macandal ?

— Non pas ; on ne m'a point invité, comme bien tu penses, mais je me suis invité. Il a bien fallu qu'on me cédât ; rien ne résistera plus à Macandal

désormais, surtout depuis que nous avons un complice de plus dans le pays.

— Qui donc ?

— Le nouveau gouverneur.

La vieille négresse poussait à chaque parole du mulâtre des exclamations d'étonnement, et les nègres stupéfaits l'écoutaient dans une sorte d'ébahissement.

— Après dîner, reprit Macandal, je suis allé à la case de Lucinde...

— Tu ne veux donc pas cesser de voir cette fille ? interrompit la négresse sur un ton de reproche.

— Pourquoi ? Elle est belle, elle est jeune, elle m'aime, je ne vois pas de raison pour que je répudie son amour.

— Mais c'est là, vois-tu, que tu te laisseras prendre comme dans un piège. Il serait préférable, puisque tu lui es si attaché, de la faire venir ici.

— Non pas ! elle est heureuse, elle est la servante de mademoiselle Antillia qui ne souffre pas qu'on la gronde, et qui ne permettrait pas qu'on lui donnât un soufflet. Il me semble inutile de l'arracher au bonheur dont elle jouit, pour l'exposer aux dangers au milieu desquels nous vivons. Et puis j'ai besoin, tu sais, de me ménager des relations lâbas. Lucinde est mon espion naturel.

— Tu as donc vu M. Henri, alors ?

— Oui, j'étais caché dans la case de Lucinde quand il est arrivé. C'est un beau jeune homme, ma foi ! et qui porte fièrement haut la tête, le portrait de défunte notre bonne maîtresse.

L'accent de tendresse et de dévouement avec lequel Macandal avait parlé de la famille de son ancien maître paraîtra contraster singulièrement avec sa position d'esclave fugitif, chef d'une bande de *marrons*, ennemis des colons. Mais il n'y avait là rien que de très naturel et de conforme au caractère des nègres. Au point de vue psychologique, le nègre est l'être le plus fantasque et le plus capricieux de la création (1) ; s'il mord parfois la main qui le comble de bienfaits, souvent aussi il lèche la main qui le châtie. Il ne faut s'étonner de rien avec lui.

Macandal était donc, ainsi qu'il vient de le dire, sur l'habitation de M. d'Autanne lorsque Henri arriva chez son père.

Au moment où le jeune homme entra, le vieux chevalier caché au fond d'une pièce de sa case, suffoquait de colère, insensible aux consolations que lui offrait sa fille.

— Non, disait-il en se frappant la poitrine, je ne supporterai jamais une pareille honte !

(1) Je demande la permission au lecteur de le renvoyer pour cet objet, au volume que j'ai publié sous le titre : *Les Peaux-Noires* ; il y trouvera notées toutes les gammes du cœur et de l'esprit du nègre.

En entendant le pas et la voix de son fils retentir dans cette maison livrée tout à l'heure sans défense à un bandit, le vieux colon se redressa avec énergie, et dans les caresses qu'il prodigua à Henri, il y avait comme des actions de grâces adressées au ciel qui lui envoyait, mais trop tard, un défenseur.

De quelle honte parliez-vous tout à l'heure mon père? demanda Henri. Et par quelle porte le dés-honneur peut-il entrer dans la maison du chevalier d'Autanne?

— Là, reprit celui-ci en montrant la table encore chargée de trois couverts; là, entre ta sœur et moi, s'est assis de force un de mes anciens esclaves, aujourd'hui fugitif, et qui a eu l'audace de me contraindre à cette hospitalité, que mon bras infirme et désormais impuissant, m'a laissé voler. Double honte, mon fils, double honte pour ton vieux père!

— Cet homme vous a-t-il insulté, vous ou ma sœur?

— Non, mon frère, se hâta de répondre la jeune fille.

— Si tu places l'insulte dans la parole ou dans le geste, en effet, ce misérable ne nous a point insultés; mais l'injure est dans l'action elle-même.

Henri avait été frappé en un autre sens que son père, de l'audace de Macandal.

— Ce mulâtre, demanda-t-il après un moment de réflexion, est donc un homme d'énergie et de ressources?

— S'il savait apprécier sa propre valeur, il serait le maître de la colonie.

— A-t-il contre vous de graves sujets de haine, mon père?

— Non pas; il m'était, et je crois qu'il m'est encore dévoué. Il a pleuré aujourd'hui au souvenir de ta pauvre mère.

— Eh bien! s'écria tout à coup Henri, si ce Macandal est aussi intelligent, aussi habile, aussi maître que vous le dites de cette colonie, félicitons-nous qu'il ne hâisse point notre famille; regardez comme une honte, si vous le voulez, mais ne vous plaignez pas, qu'il ait commis l'acte insolent et hardi que vous m'avez raconté. Si je l'eusse surpris assis à cette table, à la place que vous m'avez dite, je l'eusse tué peut-être; mais je sens que je m'en fusse repenti ensuite.

— Que signifie cela, Henri?

— Cela signifie, mon père, que je ne sais pas encore contre qui nous aurons le plus à lutter: les nègres marrons ou le marquis de la Varenne. Puisse l'avenir ne pas me donner raison, et n'essayons pas de démêler mal à propos ses mystères! Macandal est plus près que vous ne pensez peut-être de tenir réellement entre ses mains le sort de notre beau pays.

Un moment de silence suivit. Le vieux chevalier, les yeux fixés à terre, le front pensif, le cœur gonflé, regardait avec tristesse à l'horizon, et son âme se révoltait en même temps à l'idée que pour sauver leur indépendance, leur dignité, leurs privilèges, les colons seraient obligés de pactiser avec leurs esclaves rebelles.

Antillia contemplait avec une naïve admiration ce frère qu'elle ne connaissait point et qui s'était révélé à elle si fier, si passionné, et en quelque sorte dans l'attitude héroïque d'un Dieu vengeur. Elle ne put se défendre d'un élan tout sympathique et se jeta dans les bras d'Henri qui couvrit de caresses sa charmante tête. Le cœur d'Antillia avait aspiré je ne sais quelle flamme d'énergie et de résolution au souffle de la parole ardente de son frère.

— Mon père, demanda Henri au vieillard, toujours absorbé dans ses méditations, Macandal a-t-il quelque motif, à part ce caprice qu'il a satisfait aujourd'hui, et qu'il ne renouvellera sans doute plus, Macandal a-t-il, dis-je, quelque sujet qui l'attire ici?

— Oui, répondit M. d'Autanne; Lucinde, cette jeune négresse qui vient de conduire ta sœur à sa chambre, est sa maîtresse.

— Vous savez alors que Macandal vient souvent sur votre habitation.

— Oui, et je suis bien obligé de le tolérer en feignant de l'ignorer.

— Vous agissez à merveille, mon père.

— Soit, puisque tu le juges ainsi, mon enfant.

— Quant à moi, ajouta Henri à part, je captiverai les bonnes grâces de Lucinde. Qui sait si je n'aurai pas besoin d'elle!

IV.

Il est nécessaire que j'explique l'origine de l'attachement de Macandal à la famille d'Autanne, ainsi que la cause de sa désertion.

Macandal était fils d'un frère du chevalier, lequel avait été tué dans une expédition contre les Caraïbes de la Grenade. Cette sorte de paternité n'a jamais tiré à conséquence dans le Nouveau-Monde; elle a rarement modifié la situation de l'esclave. M. d'Autanne héritant de son frère, Macandal avait été compris dans la succession: seulement le chevalier lui avait fait ce sort plus doux de l'attacher à son service personnel, au lieu de le contraindre au travail de la terre.

Un matin que M. d'Autanne était allé conduire son atelier de nègres aux champs, et que madame d'Autanne visitait et soignait les malades de l'habitation, la maison était restée déserte et ouverte à

tout venant. Macandal, en pénétrant dans une des pièces, aperçut Antillia, qui avait alors cinq ou six ans, endormie dans le fond d'un petit hamac.

La matinée était humide d'une pluie qui avait tombé abondamment depuis la veille. L'enfant, presque nue, avait, pendant son sommeil, rejeté le drap léger qui l'abritait. Macandal s'approcha du hamac pour recouvrir le corps de la petite fille. Au moment de poser la main sur le drap, il vit, logé entre la toile du hamac et la poitrine d'Antillia, un serpent que les pluies torrentielles de la nuit avaient entraîné du fond des bois; le reptile était resté comme une épave sur le bord de quelques-uns des petits canaux qui traversaient les terres du chevalier et dans le voisinage même de la maison. Les taches de boue et de sable qui mouchetaient sa longue robe jaune ne laissaient pas de doute à cet égard (1).

L'humidité que les serpents redoutent tant, l'incertitude du terrain nouveau où celui-là s'était trouvé tout à coup transporté, l'avaient sans doute engagé à s'introduire dans la maison. Meurtri et engourdi par sa course vagabonde, il avait évidemment cherché quelque abri où il pût se réchauffer. Il s'était hissé d'abord, de meuble en meuble, laissant sur tous les traces de son passage, et sur quelques-uns les marques d'un séjour plus prolongé. Enfin il s'était réfugié dans le hamac où dormait l'enfant. Au contact de ce corps il avait trouvé une chaleur douce et s'était endormi ramassé en un bloc hideux, de la grosseur d'un chat; sa tête plate reposait menaçante sur la poitrine d'Antillia.

Il y a plus d'un exemple de ces invasions des serpents dans les lieux les plus intimes des maisons. Ils s'introduisent quelquefois sous les oreillers, les traversins ou les couvertures; et comme en fait le serpent n'attaque jamais l'homme pourvu que son sommeil soit respecté, il ne résulte pas toujours d'accidents de ces horribles visites.

Macandal recula de terreur, une sueur froide inonda son front, ses membres se mirent à trembler. Comment arracher la pauvre enfant au danger qui la menaçait? L'enlever du hamac! mais si rapide que pût être ce mouvement, c'était s'exposer à réveiller le serpent et livrer Antillia au supplice de

cruelles morsures d'où la mort pouvait résulter. Tuer le serpent? Macandal n'avait aucune prise contre lui; comment l'atteindre, comment le frapper, sans frapper et sans atteindre Antillia elle-même?

Macandal demeura quelques minutes dans une angoisse indicible, suffoqué, haletant; il porta la main à ses yeux comme pour leur dérober ce spectacle épouvantable. Il ne lui restait plus qu'une ressource suprême dans laquelle sa propre existence allait être mise en jeu. Macandal recueillit son courage et son sang-froid; maîtrisant par un effort surhumain le tremblement qui agitait ses membres, il se dirigea vers le hamac, retroussa jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise et allongea son bras, qu'instinctivement il retira une première fois. Il passa alors la main sur son front où la sueur ruisselait; puis il étendit de nouveau le bras vers le serpent, dont la tête détachée du bloc fétide que formait son corps arrondi en spirale, reposait sur la poitrine nue d'Antillia.

Macandal prit une subite détermination, saisit le reptile à la hauteur des mâchoires, entre ses doigts serrés comme des tenailles, et l'enleva rapidement du hamac; en même temps il appela du secours d'une voix que la douleur et la terreur à la fois rendaient formidable.

Le serpent s'était replié, en enveloppant de ses anneaux redoutables le bras du mulâtre, en battant ses épaules avec sa queue irritée, comme avec un fouet dont chaque coup faisait gonfler la peau. Si puissante que fût la pression de Macandal, le serpent, en cette lutte désespérée, redoublait de force lui-même. Un engourdissement qui menaçait d'épuiser leur énergie, paralysait déjà les doigts du mulâtre rivés autour de la tête hideuse du reptile dont la gueule béante et visqueuse laissait voir les crocs aigus d'où suintait son venin.

Au cri qu'avait poussé Macandal, Antillia s'était éveillée. Terrifiée du danger en présence duquel elle se trouvait, sans se douter cependant qu'elle venait de lui échapper, l'enfant courut vers le mulâtre qui la repoussa si vivement de son bras gauche, qu'elle alla donner de la tête contre un meuble et s'évanouit baignant dans son sang. Macandal frémissant de rage et effrayé du spectacle de la pauvre petite fille étendue sur le sol, essayait vainement de dégager son bras de l'étreinte formidable où le retenait le serpent dont la souplesse d'acier déjouait tous ses efforts.

Quelle issue attendait ce duel épouvantable? L'esclave, déjà épuisé, sentait la pression de ses doigts moins énergique; il lui semblait que la tête gluante du reptile glissait insensiblement sous sa main. Comme aucun secours n'arrivait à l'appel de sa voix,

(1) La Martinique est la seule de nos Antilles françaises qui possède des serpents; elle partage ce privilège avec Sainte-Lucie. On a essayé d'introduire ces reptiles à la Guadeloupe, mais ils n'ont pu s'y acclimater. Cette tentative heureusement avortée, était le fait, disent les uns, d'une malveillance à peine justifiée par les représailles de la guerre de nation à nation. D'autres prétendent que ce malencontreux essai avait pour but d'opposer aux rats qui dévastaient les plantations de cannes à sucre, leur plus redoutable ennemi. Toujours est-il que les serpents ne s'acclimatèrent pas à la Guadeloupe.

éperdu, à moitié fou de terreur et de souffrance, il se prit à courir hors de la maison, brandissant son bras meurtri par les anneaux du serpent qui, de temps en temps, se déployait pour enlacer son ennemi avec une force nouvelle.

Cette lutte émouvante avait duré moins de temps, on le pense bien, que je n'ai mis à en décrire toutes les péripéties, — à peine une minute longue comme un siècle.

A dix pas de la case, Macandal rencontra un nègre qui, épouvanté par ce spectacle, prit la fuite en poussant des cris sinistres. Dans sa fuite, ce nègre laissa tomber un long couteau qu'il tenait à la main. Macandal se baissa, ramassa l'arme, et au risque de se trancher le bras, il coupa par moitié le serpent dont le tronçon bondit sur le sol. L'autre moitié du corps qui restait vivante devint plus furieuse; ses évolutions hideuses, mais désormais impuissantes, tenaient du prodige et éblouissaient le regard du mulâtre, dont le sang se mêlait aux dégoûtantes déperditions du reptile. Macandal saisit alors une pierre, appuya la tête du serpent contre un tronc d'arbre, et lui asséna un vigoureux coup qui la broya entièrement.

Le jeune mulâtre poussa un cri de joie, et alla laver dans un ruisseau son bras, où la bave du reptile avait laissé d'ignobles traces. Il se rendit ensuite à la case, où il trouva madame d'Autanne occupée auprès de la petite Antillia qui essayait, sans y pouvoir parvenir, de raconter la scène à laquelle elle avait assisté. Madame d'Autanne pansa elle-même la blessure du mulâtre, et le remercia les larmes aux yeux.

Le dévouement de Macandal pour madame d'Autanne data de ce jour, et il conçut en même temps pour Antillia un de ces attachements qui prennent leur source dans un service rendu au péril de la vie, car il vous semble alors que l'être qu'on a sauvé devient une partie de vous-même.

Pendant les huit années qui suivirent cet événement, Macandal ne donna aucune preuve nouvelle de cette grande énergie qu'il avait montrée en une si terrible circonstance. Il se laissa entraîner à une paresse qui lui valut des reproches auxquels il se montra d'ailleurs parfaitement insensible. L'affection particulière que lui montrait Antillia, l'indulgence toute maternelle de madame d'Autanne, lui avaient épargné même les plus légers châtimements. Il s'était ainsi habitué à l'impunité jusqu'au jour où M. d'Autanne, dans un moment d'impatience, le souffleta en présence de Lucinde dont il se menageait alors la glorieuse conquête.

L'orgueil de Macandal ne put résister à cette humiliation; son sang bondit dans ses veines. Le soir, le front appuyé dans ses deux mains, assis sur le

tronc d'un palmier, devant une case où il attendait Lucinde, le jeune mulâtre remonta une à une toutes les années de cette vie qu'il avait passée à l'abri de l'affection et de l'indulgence de ses maîtres. Il y cherchait un souvenir, un prétexte pour alimenter le désir de vengeance allumé au fond de son cœur. Il n'y rencontrait, au contraire, que des témoignages de bonté qui avaient été la récompense d'un service héroïque. Mais ce service avait-il été suffisamment payé, et ne méritait-il pas mieux qu'un esclavage perpétué, si doux que fût d'ailleurs cet esclavage?

Macandal se rappela aussi le nègre qui s'était enfui lâchement à la vue du danger qu'il bravait, lui, et il se demanda si, entre eux, il n'y avait pas réellement une différence. Dans sa pensée et dans sa conscience il y en avait une; et pourtant M. d'Autanne l'avait souffleté comme il eût pu souffleter ce nègre lâche et timide!

Au souvenir de son humiliation, Macandal se leva résolument, et d'une voix sourde :

— Je partirai *marron*, murmura-t-il, et ce soir même!

Dès qu'il aperçut Lucinde, il courut au-devant d'elle, et la pressant avec tendresse sur son cœur :

— Lucinde, lui dit-il, dans une heure j'aurai quitté l'habitation.

— Où veux-tu donc aller, Macandal?

— Je pars *marron*.

— M'emmèneras-tu avec toi? demanda la jeune négresse.

— Non, Lucinde; pas tout de suite du moins. Je ne sais pas comment est faite la vie que les *marrons* mènent dans les bois : il y existe bien certainement des dangers, des misères, des luttes qu'il faut apprendre à connaître, avant que de les faire partager à ceux que l'on aime.

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Lucinde, et si longue que puisse être notre séparation, je la supporterai avec courage. Dès que tu voudras que j'aie te rejoindre, j'irai.

— C'est bien, Lucinde; embrassons-nous, pour la dernière fois de longtemps peut-être. Aime nos maîtres, car ils sont bons, soigne bien mademoiselle Antillia, sois-lui dévouée comme je lui ai été dévoué. Si un jour on te fait, en un moment de colère, subir une humiliation pareille à celle qui m'a été infligée ce matin, tu t'en souviendras, moins pour te venger que pour constater l'ingratitude de ceux que nous servons, même en leur sacrifiant notre vie.

Ce langage de Macandal éblouit un peu l'esprit naïf de Lucinde qui le regarda avec un étonnement mêlé d'une sorte d'admiration. La jeune négresse accepta sans murmurer le rôle de complice auquel la condamnait la fuite de Macandal.

— Toutes les nuits, lui dit-elle en le quittant, je

me rendrai à cette même place, et à cette même heure, dans l'espérance de ta visite. Quand tu jugeras convenable et prudent de venir ici, j'en serai heureuse, et y vinsses-tu une minute, après cent nuits d'attente, que je te serai reconnaissante de t'être souvenu de moi.

Lucinde regagna la case de son maître, sans retourner la tête, de peur que son cœur ne faillit. Macandal la regarda s'éloigner; puis, quand il eut perdu de vue la jeune négresse, il prit le chemin qui conduisait dans les grands bois de la montagne Pelée, et marcha toute la nuit sans perdre haleine jusqu'à ce qu'il se crût hors d'atteinte de toutes poursuites.

Macandal, une fois assuré de sa liberté, s'était arrêté au lieu même où nous avons décrit son camp. C'était une position formidable dans un des replis les plus profonds, les plus cachés de la montagne Pelée.

Du haut de l'énorme bloc de rochers noirs derrière lesquels nous avons assisté à la scène du retour de Macandal parmi ses compagnons de *marronnage*, en faisant face à la mer on dominait toutes les voies qui conduisaient à la montagne, avec la ville de Saint-Pierre pour centre de rayonnement. Le mulâtre plongeait avec une sorte d'extase naïve son regard dans la profondeur de l'horizon qui s'ouvrait devant lui, et sur l'océan de verdure qui s'étalait sous ses pieds.

Après examen des lieux, Macandal constata que ce rempart de rochers autour desquels la main de l'homme avait abattu du côté des bois une grande quantité d'arbres sur un espace assez vaste, avait dû servir déjà de repaire à une bande de nègres *marrons*. Quelques débris de nourriture, des ruines d'ajoupas (ou cabanes), déjà recouvertes de hautes herbes, des armes rongées par la rouille, n'admettaient aucun doute à cet égard. Seulement Macandal s'étonna qu'une position si bien fortifiée ait pu être abandonnée ou que ceux qui l'occupaient se soient laissé déloger.

— Qu'importe, se dit-il, ce lieu est sûr, il doit être connu, et quand on l'a connu, on ne peut l'oublier. Ceux qui l'ont habité y reviendront certainement. Attendons.

Le mulâtre avait bien jugé, et sa patience fut récompensée. En effet, la semaine suivante deux nègres, conduits par un Caraïbe, avaient rejoint Macandal à qui ils apprirent qu'un assez grand nombre d'esclaves nouvellement partis *marrons* et quelques autres qui avaient reconquis une liberté récemment compromise, erraient dans les bois, ceux-ci en marche vers leur ancien repaire, ceux-là à la recherche d'un abri.

— Je le savais bien ! s'écria Macandal avec joie ;

amenez-les-moi tous, ajouta-t-il, et du diable si les blancs nous atteignent ici.

Un mois après, Macandal comptait déjà cinquante soldats dans son bataillon de bandits, moitié Caraïbes, moitié nègres. Aucune de ses prévisions n'avait été trompée au sujet de la tentation que le repaire de la montagne Pelée pouvait exciter chez les nègres.

Macandal connaissait d'ailleurs les entraînements naturels des esclaves. Il savait que le *marronnage* était le rêve de tous, et s'il ne l'avait pas plus tôt mis en pratique lui-même, avec les dispositions d'esprit où il était alors, c'était par insouciance, et parce que l'occasion, ou mieux parce que le prétexte lui avait manqué.

En effet, le lendemain du jour où il y eut des esclaves dans nos colonies, le *marronnage* s'était introduit parmi eux. La dureté de certains colons d'une part, de l'autre le sentiment naturel de l'indépendance, poussèrent les nègres à la fuite. Les ressources que leur offraient les immenses et inextricables solitudes d'un pays à peine peuplé, les chances à peu près assurées d'impunité, la protection intéressée des Caraïbes, furent autant de causes qui entretenirent chez les esclaves le désir et le besoin de briser leurs chaînes.

Le nombre de ces *marrons* avait été grossissant toujours, et ils étaient devenus pour les colons un sérieux sujet d'inquiétude; d'autant plus que leurs instincts féroces se développaient au milieu de la libre vie des grands bois. Les traités de paix souvent échangés, et si souvent rompus, entre les colons et les Caraïbes avaient toujours eu pour clause finale la restitution par ceux-ci des esclaves *marrons*. A chacun de ces traités, il se faisait une abondante raffe de ces nègres livrés par les Caraïbes eux-mêmes; mais au lendemain de la rupture inévitable du traité, le *marronnage* recommençait et les Caraïbes ouvraient les chemins à ces fugitifs qui venaient leur livrer les secrets des colons et leur révéler les préparatifs d'attaque ou les moyens de défense.

Les traditions du *marronnage* s'étaient donc perpétuées au milieu de ces bois où la civilisation n'avait pas encore pénétré. Les campements désertés la veille se repeuplaient tout à coup le lendemain; le foyer éteint se rallumait subitement; les armes cachées provisoirement sous terre brillaient de nouveau au soleil. On se retrouvait presque toujours les mêmes à ces rendez-vous de la rébellion, de l'indépendance et des luttes barbares.

L'histoire des combats, des haines, des complots, était écrite sur chacun des arbres qui ombrageaient ces sanglants champs de bataille.

Unis aux Caraïbes, les *marrons* eussent pu faire

bien du mal aux colons. Abrisés derrière leurs remparts, ils jouissaient d'une sécurité complète; leurs attaques auraient pu être formidables, sans que leur défense fût difficile. C'était bien ce que les colons avaient compris; aussi s'empressaient-ils d'accorder le pardon aux esclaves fugitifs qui consentaient à rentrer au bercail.

Si plus tard, lorsque les idées généreuses et fécondes de liberté et d'affranchissement général germèrent parmi les esclaves, les *marrons* eussent disposé de ressources aussi complètes de défense, l'esclavage n'eût pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde.

Le chef qui leur avait manqué jusqu'alors, les nègres *marrons* le trouvèrent dans Macandal. A la vérité aucune pensée grande et généreuse ne germait dans la tête de ce mulâtre. Il n'avait aucune visée politique; il n'avait fait aucun de ces rêves qui, au lendemain d'un succès, changent parfois un bandit en héros et lavent les crimes du passé dans le prestige du triomphe.

Comme tous ses prédécesseurs, Macandal ne fut conduit à ce rôle hardi et dangereux, que par le sentiment de l'indépendance personnelle; seulement il apporta de plus que les autres dans ce commandement énergiquement imposé à ses compagnons de fuite, un courage de lion, une rare intelligence, une audace sans pareille, un esprit d'organisation qui avait fait de cette bande de *marrons* une véritable armée disciplinée, soumise, prête à tout. Ces malheureux, qui avaient fui l'esclavage heureux, tranquille, ne semblaient pas se douter qu'il eussent échangé leurs chaînes contre d'autres chaînes aussi lourdes, leur esclavage laborieux contre un autre esclavage plein de périls, de luttes et d'inquiétudes.

Macandal, au moment où il avait pris la fuite, avait vingt-cinq ans environ. Il était charpenté en Hercule; sa poitrine toujours nue eût porté aisément la cuirasse d'un géant. Les muscles de ses bras étaient de fer; sa tête énorme et démesurément grossie par ses cheveux crépus, ressemblait à une tête de lion; ses traits étaient véritablement beaux; ses yeux intelligents imposaient le respect et la peur en même temps.

Ses lèvres épaisses et sa large bouche, garnie de dents blanches comme du bel ivoire, tonnaient le commandement; sa voix retentissante comme un clairon, faisait trembler les nègres, et les Caraïbes se couchaient à plat ventre devant lui comme devant « l'Esprit de la Terreur. »

Macandal n'en était pas moins idolâtré des esclaves *marrons* qui l'avaient accepté, sinon tout à fait choisi pour chef. Il n'avait trouvé de rival que dans Fabulé, le chef de l'autre bande d'esclaves *marrons*. Ce Fabulé, que nous retrouverons bien-

tôt à l'œuvre, avait une haine profonde pour Macandal, parce qu'il reconnaissait la supériorité d'intelligence de celui-ci, et aussi parce que Macandal était mulâtre, tandis que lui Fabulé était Africain.

Cette haine réciproque des deux chefs *marrons* avait enfanté déjà de sanglantes luttes, et le rêve de chacun d'eux était de pouvoir, un jour, capturer son adversaire pour le livrer aux colons. Ils ne se doutaient pas qu'un moment devait venir où cet antagonisme barbare servirait les projets des partis qui agitaient la colonie.

De la Varenne semblait avoir pris à tâche d'avancer ce moment fatal; car il n'avait pas manqué à la funeste promesse qu'il s'était faite. Sa conduite vis-à-vis des colons avait répondu de tous points à son discours du premier jour. Il avait appliqué à l'administration de la colonie toutes les mesures insensées que l'orgueil doublé du despotisme le plus outrageant peut inspirer; il n'avait voulu respecter ni les traditions, ni les habitudes, ni la religion, ni les préjugés des colons; il les avait insultés en pleine vie sociale, en plein cœur.

Cette conduite, contre laquelle son bon sens aurait pu le mettre en garde, avait trouvé un ardent aliment dans sa passion pour madame de Saint-Chamans, qui avait fait de lui l'instrument de toutes ses vengeances de femme blessée dans son amour-propre, et aussi de ses projets mystérieux que le caractère de la Varenne servait merveilleusement.

La liaison du marquis avec la comtesse était ouvertement avouée. Celle-ci, somptueusement logée à Saint-Pierre, servie par une armée d'esclaves, étalait un luxe insolent auquel suffisaient à peine les prodigalités de son amant d'une part, et de l'autre son effronterie. Cette femme, que nous connaissons bientôt, avait su, par d'habiles mensonges et par le piège de sa coquetterie, surprendre la crédulité de deux ou trois riches marchands de la colonie, qui avaient mis leurs coffres-forts à son service.

Pendant qu'elle en imposait à ceux-ci au point de leur inoculer une aveugle confiance en sa prétendue noblesse, en ses liaisons de famille, en sa fortune problématique, elle exploitait les sceptiques et les indifférents par de clandestins marchés qui ne les garantissaient même pas toujours des châtimens auxquels les exposaient les capricieuses ordonnances de la Varenne.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Après le coup d'épaule des réouvertures annuelles, il n'y a plus eu grand élan dans les théâtres de Paris. Quelques reprises, et peu de chose de plus, sauf au Gymnase une charmante comédie de MM. Labiche et Édouard Martin : *les Voyages de M. Perrichon*. Quatre actes tous pétillants d'esprit, de vérité, d'entrain, de *vis comica*; nous ne saurions mieux dire. Aussi le succès a-t-il été bien franc, bien net, et aussi complet qu'on peut souhaiter un succès. Pas de déclamation, pas de prétention à l'aphorisme, mais une étude de la nature prise sur le fait; une dissection d'un des plus vilains vices du cœur humain : l'égoïsme. La morale qui ressort de cette pièce en découle tout simplement, sans effort; rien ne scandalise, et tout y fait rire, et satisfait. Geoffroy y est amusant au suprême degré; il est étourdissant de gaieté, de verve, de bon comique. On l'a applaudi comme on a applaudi la comédie elle-même, à grands éclats de rire et à grands coups de mains. Cette excellente comédienne qu'on nomme Mélanie a dignement secondé Geoffroy.

Aux Variétés deux pièces nouvelles sont venues rajouer l'affiche : une *Chasse à Saint-Germain*, jolie comédie de MM. Raymond Deslandes et Moreau, et *Joseph Prudhomme, chef de brigands*, Joseph Prudhomme, type incomparable, devenu une des physionomies de ce siècle, quelque chose de tout aussi naïf, de moins bête et de plus prétentieux que Jocrisse. Joseph Prudhomme c'est Henri Monnier, et c'est tout dire. Henri Monnier a inventé Prudhomme, et il le joue comme l'ayant fait, avec une balarde et une bouffonnerie, une sottise et une outrecuidance incomparables. Si le succès a été au bout de cette réapparition de Prudhomme sur la scène, il est inutile de le dire.

L'Opéra-Comique a repris le *Roman d'Elvire* et la *Part du Diable*, deux œuvres où mademoiselle Monrose obtient toujours un si légitime et si complet succès, et comme comédienne et comme cantatrice. Montaubry, de son côté, poursuit le cours de ses triomphes dans *Fra Diavolo* et dans le *Roman d'Elvire*. Le succès du *Docteur Mirotolan*, dont nous n'avons pas été seul à prédire l'éclat, a pris des proportions colossales. Nous n'avons pas hésité à prédire à cette amusante pièce la vogue de *Monsieur Pantalon*, elle en atteindra la hauteur bien à coup sûr. M. Carré, un très habile chanteur, a continué ses débuts dans le rôle de Lorédan d'*Haydée*, et dans la *Dame blanche*. Il a été fort applaudi.

Le Vaudeville menace décidément de faire concurrence aux théâtres du boulevard; il a repris avec éclat un des beaux drames de ce temps-ci, les *Mères repenties* de M. Félicien Maillefile, un écrivain de grande école et de haut style, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge

ici même, et que nous ne saurions louer trop vivement. La pièce a produit au Vaudeville un effet littéraire auquel il était tout naturel de s'attendre; mais est-ce bien là la place d'un pareil drame qui, nécessairement, se trouve à l'étroit sur cette scène? Madame Laurent que, pour la seconde fois, le théâtre de la Porte-Saint-Martin prête fraternellement au Vaudeville, a apporté à la place de la Bourse son incontestable talent. C'est vraiment une grande artiste que madame Laurent; elle a le feu sacré, l'âme, jusqu'à de la réserve même dans les élans passionnés du drame. Il y a longtemps qu'on a dit, et nous le répétons volontiers et en toute conscience, que la place de madame Laurent est à la Comédie-Française. Nous aimons à espérer que le théâtre de la rue Richelieu donnera, tôt ou tard, satisfaction à ce vœu général. Tout le monde y applaudira le jour où cette mesure sera prise.

A côté de madame Laurent, mademoiselle Fargueil, une autre artiste de mérite, quoiqu'un peu monotone, a obtenu également un vrai succès. Brindeau, un charmant comédien comme on sait, a fait sa bonne partie dans la pièce de M. Maillefile, et ce trio d'artistes n'a pas peu contribué au succès de cette reprise.

L'Ambigu a remplacé le *Juif errant* par une pièce de MM. Barrière et Henri de Kock, la *Maison du pont Notre-Dame*, un mélodrame fortement constitué et qui se portera bien pendant longtemps. Les rôles principaux sont confiés à MM. Lacressonnière, Castellano et Febvre, et à mesdames Blanchard, Delaistre, Defodon et Milla.

La Gaité, pour se reposer du succès de la *Petite Pologne*, a repris un drame sans fin de M. Paul Féval, le *Fils du Diable*. La tentative lui a été heureuse. Puisque je viens de parler de la *Petite Pologne*, j'aurai garde de ne pas vous dire comment cette pièce, qui a fait courir tout Paris, est en train de faire non moins courir toute la banlieue. C'est à Montmartre que la *Petite Pologne* vient d'obtenir ce succès, et par ma foi, elle y est jouée de façon à engager les retardataires à ne pas manquer cette occasion de réparer leur oubli. Voilà de braves et jeunes artistes qui ne craignent pas d'affronter la concurrence et qui s'en tirent tout à leur honneur! Bravo M. Édouard, un forçat digne de Pérey! bravo M. Dalbert! bravo M. Fabien, un jeune artiste d'avenir, distingué, de bonne tenue, d'allures élégantes, tout ce qu'il faut, enfin, pour faire son chemin et pour le bien faire! Et voici à côté, une jeune et fine personne, mademoiselle Pommier, qui se confond dans le personnage de la pièce; Fauvette est son nom! On ne croirait pas à voir tant de coquetterie, d'aisance et de précoce expérience, que mademoiselle Pommier date d'hier au théâtre. Aussi la verrons-nous bientôt ailleurs qu'à Montmartre! Et voilà comme la banlieue fait honneur à la grande ville qui se l'est annexée!

Pierre OBEY.

Adolphe GOURBAUD, directeur-gérant.